

La bande à C...

Pour Michel, Daniel et Robert.

Pour ceux qui nous ont quittés, André, Georges et Gérard

Merci d'avoir existé !

Pour former une bande, il faut avoir les mêmes centres d'intérêt ou les mêmes distractions. Si cela est une définition, alors oui, nous formions une bande et les gens du village nous avaient octroyé un nom : « La bande à C... » !

Avant de vous parler de cette bande, il me faut parler du contexte. Téniet était un village ; en tout cas, c'est comme ça qu'on l'a toujours appelé. Un village où vivaient deux communautés, l'une forte de 565 âmes : les Français et l'autre, les Algériens, qui comptaient 7.158 personnes (recensement de 1954), soit une agglomération totalement déséquilibrée de 7.723 habitants !

Des évènements tragiques avaient débuté en novembre 1954, plongeant Téniet, comme des centaines d'autres villages, dans la peur et l'angoisse des attentats plus ou moins meurtriers.

Téniet avait eu son lot, et les deuils s'étaient enchaînés.

Je fais partie d'une génération qui est née, soit vers les dernières années de la guerre 39/45, soit tout de suite après. Nous étions donc quelques-uns à avoir entre quinze et dix-huit ans dans les années 60.

Qu'est ce qui s'offrait à nous à cette époque ? J'ai envie de dire : rien !

Ce n'est pas méchant, c'est simplement un constat banal, aussi plat qu'était nos vies, l'espoir en moins !

La collectivité n'avait pas pris en compte notre génération. Rien n'était prévu, même pas un équipement sportif digne de ce nom. Seulement un terrain de foot, vaguement tracé au milieu d'un no'mans land, entre bordj et abattoirs. Pas de pelouse, seulement de la terre battue, trouée par le passage régulier des vaches.

Rien ? Si quand même, un foyer rural construit à droite de la mairie. Foyer rural qui pouvait passer pour un lieu convivial ouvert à tous, mais sans programme ni animateur, autant dire sans âme.

Pas de bibliothèque non plus, à croire que la lecture et à fortiori, la culture, n'avait pas droit de cité. À la vérité, cet équipement ne nous manquait pas. Nous n'étions pas des illettrés mais seulement des handicapés de la culture.

Etait-ce la faute à nos éducateurs qui n'avaient pas su nous inculquer cette envie ? Même pas, la faute à nous-mêmes qui nous contentions du vide.

Du côté de l'église, pas mieux et même pire. Pas la faute à ce brave Ernest, notre curé, qui avait bien du mal avec cette jeunesse en pleine crise mais déjà mûrie par un quotidien sanglant. Peut-être manquait-il de moyens ? Pourtant, à voir la fréquentation de la messe dominicale et l'effectif de la chorale, on aurait pu penser que bénévoles et argent seraient au rendez-vous. Eh bien non ! Nous n'étions pas l'affaire des adultes, ils avaient trop à penser à eux !

Que nous restait-il ? La rue ! Il nous restait à monter et descendre la rue principale et parfois certaines rues adjacentes, sans trop s'éloigner du centre car le risque commençait à partir de l'ancienne gendarmerie, pour se terminer à la hauteur des Ponts-et-Chaussées. Mille mètres de bitume. C'était ça notre terrain d'évolution, jusqu'en juin 1962 !

Il n'y avait pas que des mauvais côté dans la rue car on y trouvait zlabias, sfindges, brochettes mais également le tir à l'ours électrique chez Rosfelder et parfois le sourire des filles. Il y avait également les cacahuètes qu'on achetait chez cet ancien boxeur devenu un jour adjoint au maire ; Bouziane je crois ! A d'autres endroits, des petits étals pliants tenus par des enfants proposaient des pois chiches salés dans des cornets de papier journal. Un délice !

En fin d'après-midi, on changeait souvent de tenue pour des mocassins blancs qu'on enfilait pieds nus, pantalon pieds de poule avec chemise ouverte et col relevé comme on voyait sur James Dean ou Humprey Bogart. Les cheveux sous l'emprise tyrannique du Penton, avec une raie tirée au cordeau. A propos de cheveux, vous souvenez-vous du coiffeur ? Il n'y en avait qu'un et vous me croirez si vous voulez, mais cinquante ans après, le salon est toujours au même endroit !

Le seul centre d'intérêt est apparu lorsque l'armée a aménagé un Foyer du soldat à la hauteur de la Poste, sous le cabinet médical du docteur Bertrand. Alors, nous avons pu utiliser le baby-foot et boire des Pam-Pam en compagnie des militaires du contingent. Sans pour autant créer de vraies relations avec ces jeunes métropolitains qui avaient, pour la plupart, à peine deux ou trois ans de plus que nous. En fait, l'accès au foyer était fluctuant et dépendait de l'autorité militaire. Quand cette dernière pensait qu'il était bon de créer des contacts entre civils et militaires, alors nous étions autorisés à fréquenter les lieux. Mais souvent, on nous faisait savoir que nous n'étions pas les bienvenus. De toute façon, il fallait de l'argent pour consommer et nous n'en avions pas ou très peu, et seulement pour certains d'entre nous.

On pouvait aller au cinéma, une ou deux fois par semaine, le reste du temps, il fallait s'occuper.

Pour être complètement honnête, je dois signaler qu'il y avait la « piscine » en été. La dite piscine était en fait une réserve d'eau contenue dans une construction en ciment, à l'air libre, qui donnait l'aspect d'une piscine. Elle se trouvait à la station de pompage.

Est-ce qu'on avait pied ? Je n'ai jamais su si ce bassin avait un fond. Ça foutait un peu la trouille ! Nous avions des chambres à air de camion en guise de bouées. Des chambres à air, fournies par René Nicole, avec des valves qui nous labouraient le dos et la poitrine. On aurait jamais trouvé de bouées à Téniet, on était quand même à cent soixante quinze kilomètres de la première plage !

Nous apprécions cet endroit notamment en période caniculaire. Seulement pour y accéder, il fallait faire environ sept kilomètres en vélo. Parfois, Manou Galbès nous y transportait, mais avec le temps et les événements nous avons déserté les lieux car cela devenait trop dangereux.

Et pour être définitivement honnête, la municipalité ne faisait pas complètement rien, elle avait porté ses efforts sociaux sur la construction d'HLM (grâce au sénateur Montaldo) et d'une école primaire.

Mais toujours rien pour les loisirs de la jeunesse !

Il y avait le terrain de boules (je n'ai pas dit pétanque) qui avait été aménagé par la mairie, derrière le Monument aux Morts. Il était parfaitement entretenu et réservé aux adultes. Seul André y jouait quelquefois avec son père.

Pas nous !

Parfois, la bande passait y faire un tour et on y voyait le gotha masculin de Téniet.

Pour ma part, je n'y apercevais que des chauves !

J'ai dit qu'on ne lisait pas ou peu. Cependant, il y avait les illustrés (aujourd'hui on dit BD) qu'on se procurait à la librairie Pastou. On s'en inspirait, on se les refilait et André nous prêtait parfois, et avec beaucoup d'hésitation, ses reliures de Spirou. Des fois, on mettait la main sur un « Paris Hollywood » (si vous ne connaissait pas, allez sur E-Bay !) ; alors là on fantasmait et même plus si affinités. Evidemment, on ne pouvait pas acheter nous mêmes ce genre de littérature chez Georgeo. Lui devait les vendre sous le manteau à des adultes plus avertis. Non bien sûr, car dans le village, où tout se savait, on serait passé de l'état de oisifs à celui de vicieux.

Par la force des choses et des circonstances, une bande se constitua sous le charisme du plus âgé d'entre nous : Michel.

La bande comptait six à huit ados, jamais plus et souvent moins.

En réalité, ce n'était pas facile de se retrouver au complet. Il y avait souvent des interdictions formulées par les parents, la plus part du temps, à la suite d'une activité qui avait donné lieu à des critiques ou à des angoisses. Par exemple, une fois, je ne saurais dire à quelle date, mais le fait est réel, nous nous sommes tous transportés vers la DZ (Dropping Zone – Terrain d'atterrissage) qui se trouvait près de la Commune Mixte, à l'endroit où venait d'exploser accidentellement un hélicoptère de type « Banane », avec plusieurs militaires à son bord. De pas très loin, nous avons regardé brûler cet engin. C'était fascinant et morbide à la fois. Mais aussi très dangereux !

Nos parents l'ont su et durant plusieurs jours, ils nous ont interdits de sortir. Sortir, un grand mot pour une réalité étriquée car, il y avait le couvre-feu. Une invention des militaires qui, avec les barbelés bouclant les rues, faisait de notre liberté une pauvre peau de chagrin qui rétrécissait avec la paranoïa qui augmentait jour après nuit.

Il faut aussi imaginer que le village était totalement isolé et que les communications routières ne se faisaient que par convois et avec une protection militaire. Seule, la route de Tiaret semblait libre mais, aucun d'entre nous ne s'y aventurerait sans crainte. De toute façon, on aurait été où ? Le plus proche village était à trente kilomètres !

La forêt des Cèdres ? La colonie de vacances ? La cascade ? A partir de 1955, on n'y a plus pensé, d'abord parce que c'était dangereux d'emprunter les chemins forestiers et surtout parce que c'était devenu terrains militaires !

Heureusement, il y avait la bande !

Parfois, lorsque l'un d'entre nous manquait au rendez-vous, nous décidions d'aller intercéder auprès des parents pour obtenir une autorisation de sortie. Celui qui était le plus souvent privé de liberté était Georges. C'est surtout sa mère qui veillait sur lui, et qui prenait les décisions. Nous étions sur le pas de la porte, attendant le verdict et souvent, il était négatif.

On pouvait faire sans, mais malgré tout, nous partions tout de même un peu dépités ; toutefois conscients, que nous au moins, on avait de la chance avec nos géniteurs presque toujours tolérants !

Le cas de la mère de Georges était en fait très représentatif de l'attitude des parents en général. Le fait d'appartenir à la bande sentait le soufre et fermait les portes, quand ce n'était pas les cœurs.

André subissait le même dictat, mais sa mère était plus facile à fléchir et souvent, on quittait la maison, avec Dédé, après avoir seulement promis de ne pas faire de bêtises.

Et nous étions sincères !

Mais c'était quoi une bêtise ? Dans le monde bouleversé dans lequel nous vivions, une bêtise c'était tout simplement quelque chose qui n'était pas sanglant.

La bande était constituée presque exclusivement de fils de fonctionnaires ou de gens exerçant une profession libérale. J'étais le seul fils d'agriculteur. Bien sûr, cela n'avait aucune influence sur nos comportements à l'intérieur de la bande. Entre nous, on ne parlait jamais de nos parents parce que dans ce village tout se savait. Ah si parfois quand même, mais c'était uniquement pour comparer la puissance des véhicules paternels - Vedette contre DS - mais sans véritable passion. Cela m'intéressait peu de toute façon, car je faisais parti de ceux qui n'avait ni auto ni père.

À regarder de plus près, on peut dire que nous étions des désœuvrés en quête d'une activité, sinon enthousiasmante, du moins susceptible d'occuper un après-midi parfois caniculaire.

C'est en été, lors des grandes vacances, que la bande était la plus active. Elle se réunissait à l'ombre des peupliers de la ferme Saint-Martin. Quelques cigarettes, des paroles en l'air et la bande se mettait à déambuler sans but précis, juste pour exister.

Pourtant, il y avait une chose qui était abondante autour de nous. Je ne parle pas de la violence, mais des armes. Tous les foyers français possédaient des armes de différents calibres soit pour la chasse, soit pour se défendre. À nos âges, nous avions tous eu, à un moment ou un autre, une arme en main. Nous savions tous nous servir d'un fusil ou d'un revolver. Cependant, se promener avec une arme dans la rue était inconcevable pour les ados que nous étions.

Avec le recul, je constate que nous ne recevions pas de la part de la population de réprimandes sévères pour les inévitables incartades qui jalonnaient nos activités. Non, juste une sorte d'ostracisme nimbé de mépris. C'est cela, certains adultes ne nous aimaient pas. En réalité, ils n'aimaient pas certains de nos parents, et à travers nous, ils faisaient passer le message.

Curieuse camaraderie que la nôtre d'ailleurs. La bande n'était en activité que lors des vacances scolaires et surtout en été, comme je l'ai écrit plus haut. Le reste du temps, nous étions tous dans des collèges différents : Blida, Alger et Miliana. Là encore, nous ne confrontions jamais nos expériences scolaires, ni même nos résultats. Et c'était tant mieux, car cela aurait apporté d'inévitables tensions et notre effectif s'en serait senti.

Ce qui est tout de même remarquable, c'est qu'il n'était jamais question d'alcool dans la bande. Non, nous n'en ressentions pas le besoin et nous

n'en formulions même pas l'envie. À la réflexion, c'est même bizarre ! La cigarette oui, l'alcool non ! Ceux qui fumaient ne le faisaient pas ostensiblement ; pas en cachette non plus ; plus tôt avec de la discrétion pour éviter la provocation. En tout cas, la cigarette était une forme d'occupation ou d'affirmation qui semblait faire de nous des hommes. Pour ma part, je ne fumais pas.

Est-ce que la drogue existait ? Probablement que oui. Mais je ne me souviens pas que l'un d'entre nous y ait fait une quelconque allusion. De toute façon, si elle existait, elle devait être à la portée de tous puisqu'il n'existait aucun interdit clairement formulé. Au collège, il n'y avait aucun trafic ou marché souterrain et je n'ai jamais eu connaissance qu'un externe ait transporté de la drogue. Non, la drogue n'était pas l'affaire de la bande.

J'ai dit que Téniet était un village. Oui, mais on y trouvait de tout. Aujourd'hui, on dirait que c'est une économie circulaire. Il y avait un hôpital-maternité, une gendarmerie et par la force des choses, une prison, un commissariat de police avec ses cellules derrière la mairie, une sous-préfecture (la classe !), les Ponts-et-Chaussées, les Eaux-et-Forêts, les PTT, les Contributions directes et indirectes (les unes ne vont pas sans les autres), plusieurs écoles (garçons d'un côté et filles de l'autre), des forgerons, un meunier, une coopérative céréalière (SAP), un garagiste, un détaillant en matériaux de construction, Des maçons, un EGA (J. Gomez), des éleveurs, des agriculteurs, un marchand de cycles, un médecin, un vétérinaire, un pharmacien, un grossiste en boissons, des camionneurs, des cafetiers, des cafés maures (kahouadji), des épiceries, des boulangeries, une église, une mosquée (à une époque, il y a même eu une synagogue), trois cimetières, une Commune mixte (spécialité locale), des casernes pleines de soldats, un bain maure, une station service (qui n'a pas duré longtemps), des abattoirs, des marchands de fruits et légumes (Abdelhamid), des bouchers (Saad), une succursale pour les photos, un coiffeur, un marchand de journaux, des forgerons, des bijoutiers, et j'en oublie sûrement. Curieusement, pas de dentiste ni de fleuriste ! Et j'allais omettre, un bordel (peut-être même trois en 1962). C'était vivant ! Et même animé certaines nuits lorsque cela tirillait depuis les hauteurs. Nos aînés avaient connu des feux d'artifices, nous, on avait les balles traçantes !

En réalité, Téniet était, de par son isolement, une planète qui tournait à proximité d'autres astéroïdes qui s'appelaient Bourbaki, Taza, Taine ou Marbot. On allait d'un endroit à l'autre en prenant des fusées nommées convois.

Mais quel était notre avenir ?

C'est simple, nous n'en avons pas ! Je ne me souviens pas de conversations où il aurait été question des futurs métiers que nous aurions aimé exercer ? Si, une exception pour Daniel. Lui a toujours envisagé de faire carrière dans

la création ou la réparation d'appareils électriques et électroniques. Je me souviens de ses cours par correspondance et des pièces détachées qu'il recevait par la Poste.

Je me disais qu'il avait de la chance d'avoir un but !

Pour les autres ? Aucune envie ! D'ailleurs nous n'étions pas encouragés par notre entourage, en dehors des recommandations habituelles comme : « passe d'abord tes deux bacs ! »

Avec la bande, je n'avais de souvenirs communs que depuis le CM2 de M. Bouzakh. Avant d'aller plus loin, je dois dire (ou plutôt écrire) que notre scolarité avec cet instituteur a été exceptionnelle. Pratiquement toute la bande était assise dans la même classe : Robert (toujours 1^{er}), Michel, Georges, André, Gérard et moi (toujours 7^{ème} sur 8). Cet instituteur nous a donné de très bonnes bases qui nous ont servi de socle jusqu'à la fin de nos études.

Donc, pour reprendre le fil de mon histoire, autant dire, peu de choses à partager. En fait, j'ai découvert la bande vraiment après la 4^{ème}, lorsque nous sommes devenus des ados.

Mes souvenirs, mes copains d'école, je les avais à Tiaret où j'avais fait presque toute ma scolarité primaire. Encore aujourd'hui, j'ai de grandes écharpes d'inconnus qui flottent dans mes connaissances de Téniet. Il me manque plusieurs épisodes que je n'ai jamais rattrapés et c'est la bande qui m'a servi d'ancrage dans mon propre village !

J'ai découvert des jeunes qui n'avaient pas vraiment besoin de moi, mais moi, j'avais besoin d'eux et de cette bande qui me permettaient d'exister entre enfance et adolescence, entre sérénité et peur, entre école et collègue et entre maison et rue.

Quelque fois, je ressentais l'angoisse de n'être qu'un élément rapporté et toléré dans cette bande, car il me manquait l'ancienneté et les souvenirs qui cimentent les premières amitiés, mais j'ai fait avec, pour ne pas perdre pied, pour ne pas être seul !

Entre Robert et Michel, il y avait une véritable osmose. Ils étaient le premier cercle ; ceux qu'on respecte ; ceux qu'on admire ; ceux à qui on voudrait ressembler ! Finalement, ils étaient le modèle ... que certains adultes ne voulaient surtout pas qu'on suive !

Mais alors que nous restait-il ?

La musique ! Et oui, c'est au cours de ces années 60 que nous avons découvert le Rock'n'roll, grâce à Robert et à son tourne disques. Grâce à la bienveillance de sa mère, qui nous accueillait dans son appartement, sans poser de question, avec un mot gentil pour chacun de nous.

Bien sûr, il y avait de la provocation dans l'acceptation de ces nouveaux airs venus d'outre-Atlantique ! C'était probablement notre façon de montrer que nous étions différents de nos aînés. Voire un peu rebelle si on me permet le mot !

Mais on évoluait dans un univers particulier, fait de violences et d'obscurantisme. Nous n'avions aucun dérivatif. Les attentats, qu'ils soient perpétrés chez nous ou sur l'ensemble du territoire, n'apportaient pas de constats tragiques ou désespérés parmi les membres de la bande. C'était simple, on n'en parlait pas ! Oui, nous étions sourds aux fureurs de l'extérieur. À croire que la bande nous protégeait ou qu'elle nous entourait d'une bulle qui nous mettait hors du temps.

Et puis la bulle a éclaté un jour de mars 1962, pour finalement se dissoudre dans le vent de l'Histoire, en juillet de la même année.

La bande a cessé d'exister sans même se concerter, sans un seul au revoir, sans espérances, comme elle avait vécu.

Je regrette cette époque faite de cette insouciance entrelacée de peur et d'éveil. Aucune méchanceté foncière, seulement de la désobéissance qui nous livrait à nous-mêmes. Nous n'étions même pas prêts à affronter l'avenir, et personne ne l'avait pensé pour nous.

Nous avons seulement nos seize ans et la vie devant nous !

Cinquante ans après, je me dis que le destin nous a fauchés. Bien sûr nous n'avons pas perdu la vie, mais autre chose, comme ce qui est essentiel dans la construction d'un être humain : la proximité de ceux qui vous accompagnent dans les premiers pas de la vie.

Telles les fleurs de pissenlits, nous avons explosé sous la bourrasque des vents de l'Histoire, pour nous retrouver orphelins d'amis sur une terre qui ne nous attendait pas.

Francis Roch

Avril 2012

PS : Une fois, une seule fois pourtant je me suis posé la question en regardant ceux que j'aime sur cette terre de Lorraine où je vis :

- Est-ce j'ai quitté Téniet parce que j'avais peur d'y mourir, ou est-ce que j'ai quitté Téniet parce que j'appréhendais d'y vivre ?